

Seamus Heaney

Mossbawn

Traduit de l'anglais par Gérard Cartier

Je commencerais par le mot grec *omphalos*, qui signifiait « nombril », et par suite la pierre qui marquait le centre du monde, et répéterais *omphalos*, *omphalos*, *omphalos*, jusqu'à ce que cette musique à la chute émoussée soit celle de la pompe à main de notre arrière-cour. Nous sommes dans le Comté de Derry au début des années 40. Les bombardiers américains se dirigent en grondant vers l'aérodrome de Toomebridge, les troupes américaines manœuvrent dans les champs le long de la route, mais ces grandes actions de l'histoire ne perturbent pas les rythmes de la cour. Là se tient la pompe, une mince idole de fer au nez prohément, casquée, affligée d'une poignée au large mouvement, peinte en vert sombre et fixée sur une embase en béton, qui marque le centre d'un autre monde. Cinq familles en tiraient l'eau. Des femmes venaient et s'en retournaient ; elles venaient entre le cliquetis de deux seaux émaillés, s'en retournaient d'un pas égal, lestées par l'eau silencieuse. Les premiers soirs de printemps rallongeaient, les chevaux venaient à elle et d'une seule goulée vidaient un seau, puis un autre, tandis qu'un homme pompait sans trêve, et que montant et descendant le plongeur martelait *omphalos*, *omphalos*, *omphalos*.

Je ne sais quel était mon âge quand je me suis perdu dans les sillons de petits-pois d'un champ derrière la maison ; je le vois dans un demi-rêve, et j'en ai entendu parler tant de fois qu'il se pourrait bien que je l'imagine. Mais je l'ai si longtemps et si souvent imaginé que je sais maintenant à quoi cela ressemblait : un réseau vert, une coiffe de lumière veinée, un enchevêtrement de cannes et de cosses, de tiges et de vrilles, rempli d'une terre apaisante et de l'odeur des feuilles, une tanière lumineuse de soleil. Je suis assis comme si je m'éveillais d'un sommeil hivernal, je prends peu à peu conscience de voix qui s'approchent, criant mon nom, et je me mets sans raison à pleurer.

Tous les enfants aiment à se pelotonner au fond d'un nid secret. J'aimais la fourche d'un hêtre au début de l'allée, le fourré épais d'une haie de buis devant la maison, une meule de foin douce et instable dans un angle derrière l'étable ; mais je passais le plus clair de mon temps dans la gorge d'un vieux saule au fond de la cour de la ferme. C'était un arbre creux, aux racines tourmentées, envahissantes, à l'écorce douce et froide, à l'intérieur moelleux. Le trou était semblable à l'ouverture grasse et robuste d'un collier de cheval et, une fois que l'on s'était glissé à l'intérieur, on était au cœur d'une autre vie, la cour familiale apparaissant tout-à-coup comme à travers une vitre d'étrangeté. L'arbre vivait au-dessus de moi, respirant et prospérant, son tronc sur mes épaules vibrait doucement, et posant le front contre l'au-bier rugueux je sentais la couronne souple et murmurante du saule bouger dans le ciel au-dessus de moi. Dans cette étroite crevasse, je devinais l'étreinte de la

lumière et des branches, j'étais un petit Atlas les portant sur mes épaules, un petit Cerunno faisant pivoter son front chargé de ramures.

Puis le monde s'agrandit. Mossbawn, le lieu originel, s'élargit. Il y avait ce que nous appelions *le chemin de sable*, un sentier sablonneux entre de vieilles haies qui menait loin de la route, d'abord parmi des champs, puis à travers une petite tourbière, vers une ferme isolée. C'était un monde soyeux et odorant, et les premières centaines de mètres l'on se sentait à peu près en sécurité. Des deux côtés du sentier les talus de terre étaient tapissés de mousse et de primevères et couronnés de genêts, de fougères. Derrière les genêts, dans l'herbe épaisse, le bétail ruminait de manière rassurante. Des lapins surgissaient parfois et couraient devant vous en soulevant le sable sec. Il y avait des roitelets et des chardonnerets. Mais peu à peu ces champs opulents et bien délimités faisaient place à un marécage décharné. Des bouleaux y résistaient, leurs pâles tibias dressés dans le marais. Les fougères s'épaissaient sur vous. Des rixes de feuilles mortes rendaient nerveux et il fallait rassembler tout son courage pour traverser le domaine du blaireau, une blessure de terre fraîche dans un fossé envahi par la végétation, où la vieille bête avait fait son terrier. Autour de son trou se développait un dangereux champ de forces. C'était le royaume des esprits malins. Nous avions entendu parler d'un homme mystérieux qui hantait les bords de la tourbière, nous évoquions entre nous les *gardiens d'homme* et les *serins des marais*, créatures non répertoriées par les naturalistes mais non moins réelles pour autant. Qu'était le serin des marais, sinon la douce et malveillante voix du monde, une sirène au sifflement intermittent qui vous attirait vers les étangs de la tourbière bordés d'herbe innocente, vers les sables mouvants et les vases ? Là-bas, derrière un rideau de bouleaux, sur une terre basse qui s'étendait jusqu'aux rives de Lough Beg.

C'était le marais, la terre interdite. Deux familles vivaient en son milieu, ainsi qu'un recluse nommé Tom Tipping, que jamais nous ne vîmes, mais le matin en route pour l'école nous regardions la fumée de sa maison monter d'un bouquet d'arbres, et nous répétions son nom jusqu'à ce qu'il devienne synonyme d'*homme mystérieux*, de brusques courses dans les haies, d'empreintes humides s'effaçant dans l'herbe haute.

Aujourd'hui encore les recoins verts et humides, les landes inondées, les fonds mous couverts de joncs, tous lieux conviant une terre gorgée d'eau et une végétation de toundra, même entrevus depuis une voiture ou un train, exercent sur moi une attraction immédiate et m'emplissent d'une paix profonde. Comme si j'étais leur fiancé ; et je crois que mes fiançailles ont eu lieu un soir d'été, il y a trente ans, lorsqu'en compagnie d'un autre garçon je me suis déshabillé, exhibant ma blancheur de paysan, et que nous nous sommes baignés dans un trou du marécage, piétinant la boue épaisse comme un foie, y soulevant une fumée sale et ressortant maculés, la peau sombre, couverts d'herbes. Puis nous nous sommes rhabillés et nous sommes rentrés dans nos vêtements humides, imprégnés de l'odeur de la terre et de l'eau stagnante, initiés.

Au-delà du marécage s'étendait l'étroit ruban d'eau de Lough Beg, au centre duquel gisait Church Island, une flèche dressée au-dessus des ifs, une Mecque locale. On disait que Saint-Patrick avait jeûné et prié ici quinze siècles plus tôt. Reines des prés

et cerfeuils sauvages croissaient jusqu'à l'épaule dans l'antique cimetière, surmontés d'ifs épais et impassibles qui, à leur façon, me conduisaient vers Azincourt et Crécy où les arcs des archers anglais, je le savais, étaient faits de leur bois. Je n'avais moi, pour mes arcs, que les rejets effilés des frênes ou des saules d'une haie bordant la cour où l'on stockait le foin ; mais voler un arc à l'enclos silencieux de Church Island m'eût semblé une trahison trop perfide pour que j'ose l'envisager.

Si Lough Beg marquait l'une des limites de la terre qui fut la nourrice de l'imagination, Slieve Gallon en marquait une autre. Slieve Gallon est une petite montagne qui se dresse à l'opposé, attirant le regard par-delà prés et labours, par-delà les bois lointains de Moyola Park, par-delà Grove Hill, Back Park et Castledawson. C'était la partie habitée de la région, celle de la communauté, un pays de meules et de gerbes, de clôtures et de portails, de pots à lait au bout des chemins et d'avis de ventes aux enchères collés sur le pilier des grilles. Des chiens se répondaient de ferme en ferme. Des hangars baillaient sur le bord de la route, gonflés de fourrage. Le chemin de fer longeait et traversait cette partie du pays, et une rumeur y était suspendue en permanence, celle de la lourde manœuvre d'une locomotive en gare de Castledawson.

Avec tout ceci me revient la sensation de la brise, de la légèreté, de la lumière. La lumière dansant sur les hauts-fonds de Moyola River, ou tourbillonnant sur ses remous glauques. La lumière changeante sur la montagne qui, comme un baromètre des humeurs, se dressait tantôt bleue et indistincte, tantôt verte et toute proche. La lumière sur la flèche lointaine de Magherafelt. La lumière écumant sur la colline de Grove Hill parmi les jacinthes des bois. Et l'air léger résonne aussi de musiques vigoureuses. Un soir d'été porte les accents fervents et mélancoliques d'hymnes chantés dans une chapelle au milieu des champs, l'aubépine fleurit et les fleurs blanches et douces des sureaux pendent douloureuses dans les haies comme des plats de messe. Ou bien, montant d'Aughrim Hill, le roulement des tambours de l'Ordre d'Orange¹ tient le cœur en alerte et vigilant comme un lièvre.

Car ce pays de communauté était aussi le royaume de la division. Comme les traces des lapins, errant au milieu des prés et creusant des tunnels dans les pousses molles sous le blé mûrissant, les frontières des affiliations et des antagonismes religieux suivaient les limites des terres. L'histoire de ses habitants affleurait dans le nom de ses champs et de ses villages, avec son mélange d'éthymologies écossaises, irlandaises et anglaises. Broagh, The Long Rigs, Bell's Hill ; Brian's Field, the Round Meadow, the Demesne ; chaque nom était une forme d'amour fait à un lopin de terre. À prononcer ainsi leur nom, ces lieux s'éloignent, se changent en ce que Wordsworth appela un jour un paysage mental. Profondément enfouis, écrits à l'encre indélébile dans le système nerveux.

Je me souviens souvent de mon plaisir lorsque, creusant la terre noire du jardin, je découvris, un pied sous la surface, une pâle veine de sable. Je me souviens aussi des ouvriers venant terrasser le puits de la pompe et creusant à travers ce sable jusqu'à

¹ Cette association fondée en 1795 sur le modèle maçonnique, pour défendre la suprématie protestante en Irlande, s'est maintenue jusqu'à nos jours, se manifestant publiquement lors de défilés, en particulier à l'occasion de l'anniversaire de la bataille de la Boyne qui vit Guillaume d'Orange battre le roi catholique Jacques II (NdT).

un trésor couleur de bronze, le gravier, que commença bientôt à couvrir l'eau d'une source. La pompe marqua une descente originelle dans la terre, le sable, le gravier, l'eau. Elle donna un centre et un repère à l'imagination, et sa fondation constitua la fondation de l'*omphalos* lui-même. Aussi me paraît-il tout-à-fait juste qu'une vieille superstition ratifie ce désir de la face souterraine des choses. C'est une superstition associée au nom des Heaney. À l'époque gaëlique, notre famille était mêlée aux affaires ecclésiastiques dans le diocèse de Derry et possédait certains droits sur l'administration du site monastique de Banagher, au nord du Comté. Un Saint Muredach O'Heney reste associé à la vieille église de Banagher; et une croyance dit aussi que le sable de la terre de Banagher a des propriétés bénéfiques, et même magiques, s'il est extrait par un membre de la famille Heaney. Jetez du sable extrait par un Heaney à un homme appelé en justice et il gagnera son procès. Jetez-le à votre équipe quand elle pénètre sur le terrain et elle gagnera la partie.

BBC Radio 4, 1978

Visions

LE CARTABLE

in memoriam John Hewitt

Mon cartable de cuir, cousu à la main. Quarante ans.
Poète, tu étais *nel mezzo del cammin*
Quand je l'endossai, plein de cahiers aux lignes bleues,
Et découvris la classe : les tableaux, l'étal de fèves,

La carte au mur avec son embrun de routes marines
Décrivant des arcs dans l'azur du North Channel...
Et à mi-chemin de la route de l'école,
Les marguerites et les pissenlits sauvages.

Le savoir n'est pas une charge! Le cartable est léger,
Souple, éraflé, inépuisable comme le chapeau
D'un prestidigitateur qui va d'école en école.
Garde-le, cachette de mots, étrenne porte-bonheur,

Alors qu'endimanché tu sors, le regard en arrière
Comme un enfant quittant ses parents le premier jour.

*

Une après-midi je fus un séraphin sur une feuille d'or.
Debout sur la voie ferrée j'écoutais les alouettes,
Les sauterelles, les coucous, les chiens, l'avion-école

Entonnant et modulant leur chant puis se retirant.
La chaleur vacillait sur les rails à crémaillère
Luisants et immaculés. Sur les bas-côtés

Des marguerites dressées comme des vestales
Et les cailloux chauds striés d'huile et tapissés de trèfles.
L'arche de l'air, le temps suspendu, la balance égale,

Rien ne prévalait, et ce qui s'apprétrait à naître
Était déjà témoin de sa propre existence
Dans un temps hors du temps où tout acquiesçait.

*

Et grave aussi dans l'or cette scène, en relief,
Afin qu'un œil avide ne puisse l'épuiser :
La paille d'écurie, la lueur brunie de Rembrandt

Où mon père se penche sur un coffre à thé,
La lampe-tempête dans sa poigne levée
Devant les yeux, fourrageant d'une main dans le sel,

En quête des bacons aux vives chairs saignées :
Jambons domestiques tirés dans la lumière,
Contemplés un instant, puis reposés en place.

Cette nuit j'ai possédé tous les greniers d'Égypte.
Je guettais la torche du gardien sur le trésor.
Je restais sur le seuil, inaperçu, illuminé.

*

Le poison à rat, couleur du boudin de sang,
Une fois répandu devenait phosphorescent :
Sous le couteau son éclat rance, chargé d'étincelles,

Rappelait tout à la vie – comme l'avis d'un meurtre
Ou la vue d'une auto qu'occupent des amants
Dans une impasse, ou des récits de taureaux meurtriers.

Si une muse avait chanté la colère d'Achille
Elle n'en eût pas accru les dangers du monde.
Ils étaient là, rassemblés dans le poison frais,

Feux Saint-Elme sur une croûte sèche et terreuse.
J'aimais, les soirs d'hiver, sa puanteur menaçante.
Et les fruits tombés gelant sur le toit de l'auvent.

*

Tout change et passe. Et même un homme solide,
Un pilier pour lui-même et pour ses affaires,
En bottillons jaunes, canne et feutre mou,

Des ailes lui poussant aux pieds peut devenir léger,
Pareil au dieu des beaux jours, des piliers et des carrefours,
Protecteur des voyageurs et psychopompe.

« Sur le bateau cherche un homme au bâton de frêne »,
Dit mon père à sa sœur sur le point d'embarquer
Pour Londres, « reste près de lui toute la nuit

Et tu seras hors de danger ». Passe, passe
Le voyage de l'âme appuyée sur son guide
Et les mystères des marchands possesseurs de cannes !

*

Bruyères, ciguës, amas de tourbe reparaissent
Été après été, comme les sauterelles,
Inchangés mais plus rares : champs des bienheureux

Qu'ils creusaient en bras de chemise, voûtés, osseux,
Ou seuls au crépuscule contemplant la tourbière –
Fantômes désormais, toujours actifs pourtant,

Voués à ce territoire, toujours sûrs de leur fait,
Cupides toujours, ignorant si très loin
A été repoussé le pays des ombres,

Si longtemps l'alouette s'est absenteée d'ici,
Elle que rien ne semble pouvoir arrêter, prise
Comme un coteau lointain dans un soleil étrange.

*

Pour certains, ce qui fut écrit deviendra vrai peut-être :
Ils survivront dans un pays lointain
À l'embouchure d'une rivière.

Mais pour les nôtres, non. Ils retrouveront
L'aridité qui leur était un éden sur la terre,
Heureux de cuisiner des galettes d'argile.

Pour certains, peut-être, les joncs d'un delta
Et le cercle incessant de froids goélands.
Pour les nôtres, une poudre légère,

La suie des fourneaux et la chaleur des cendres.
Et un juge s'interposant entre eux et le soleil
Dans l'éclat d'une colonne de poussière domestique.